

Giordano Bruno

La nature des choses

Nous publions un extrait du livre huitième, chapitre X, du De innumerabilibus, immenso et infigurabili, poème philosophique en latin que Bruno fait imprimer à Francfort en 1591. Nous remercions vivement la traductrice, Séverine Clément-Tarantino¹.

Dieu est infini dans l’infini, il est partout, en toutes choses – ni au-dessus d’elles, ni en dehors ; il est parfaitement présent <en elles>, tout comme l’être, qui ne se trouve ni au-dessus ni en dehors des êtres, comme la nature, qui n’est pas en dehors des choses naturelles, la bonté, qui n’existe pas en dehors du bien. Par ailleurs l’essence se distingue de l’être seulement d’un point de vue logique, et de la même manière que la raison se distingue de ce dont elle est raison.

Allons, tu dois comprendre où sont la Nature et Dieu ;

car là se trouvent les causes des choses, la force des principes,

le sort des éléments, les germes des choses qui vont être produites

les formes-modèles, la puissance active qui <d’elle> fait tout

sortir, elle qu’on connaît sous le nom de substance première ;

s’y trouve aussi la matière, la puissance passive sub-sistante

consistante, présente, qui vient presque toujours comme un tout.

Car il n’y a pas un formateur qui arriverait d’en haut pour, de l’extérieur, diviser, configurer.

L’art fonctionne au moyen de discours, de réflexions ; la nature fonctionne sans discours.

L’art traite une matière qui lui est étrangère, la nature, une matière qui lui est propre. L’art entoure la matière ; la nature est à l’intérieur de la matière – bien plus, elle *est* la matière.

Oui, la matière fait tout couler de son sein :

1

□ NdIT : je ne suis pas spécialiste de Bruno, mais le défi – traduire un texte qui ne l’a peut-être pas encore été – m’a intéressée. Le latin lui-même n’est pas très difficile, mais l’enchaînement des idées et la variété du vocabulaire notionnel constituent une vraie difficulté que je ne prétends pas avoir surmontée. Puisse cette traduction être vue avec l’indulgence que mérite un *essai*. Je remercie Fanny Eouzan et Luca Salza pour leur confiance et leurs conseils, Luigi Tarantino et Stéphane Hervé pour leurs relectures.

puisque sa nature interne elle-même est artiste,
 qu'elle est un art vivant, une puissance dotée d'un discernement admirable,
 actualisant ce qui est sien et non d'un autre,
 elle ne tarde pas, elle médite mais sans discours ; c'est d'elle
 qu'elle tire ce qu'elle fabrique facilement, comme le feu resplendit et brûle,
 comme la lumière se répand partout, sans effort ;
 elle bouge sans se diviser : constante, une, paisible,
 elle tempère, appose, compose, distribue.

Ils sont grossiers – n'est-ce pas ? – l'écrivain, qui pense, et le citharède,
 dont l'apprentissage est tout récent². En outre, pour la nature, c'est sans cesse
 qu'elle produit son œuvre sans qu'elle accroisse ni ne diminue son sens.
 La formatrice la plus proche d'elle est l'âme, la force intime de chacun ;
 comme la matière, elle se gouverne elle-même,
 telle la limace qui, grâce à une poussée venue de l'intérieur d'elle-même, s'étend, puis
 se rassemble en une masse compacte – cependant elle fait que n'existe
 aucune figure d'elle – l'instant d'après, elle fait revenir à son front
 de petites cornes, montre sa tête, avance sa bouche
 et avec l'apparence d'un ver, allongeant son corps agile,
 elle progresse, comme si elle l'avait déroulé depuis le centre.
 L'esprit qui fabrique le germe depuis les profondeurs du centre,
 la nature efficiente, le formateur de la matière
 présente à l'intérieur, qui entraîne, qui façonne, qui ordonne – ils sont comme cela :
 c'est le moteur intérieur.

2

² Il me semble que ces deux exemples sont donnés en référence à l'art dont est distinguée la nature. Dans la traduction italienne de Carlo Monti (*Opere latine. Il triplice minimo e la misura; La monade, il numero e la figura; L'immenso e gli innumerevoli*, Torino, UTET, 1980) sur laquelle je me suis appuyée, est suppléé un complément pour le verbe *cogitat, contraria (uel sim.)* – « qui pense le contraire est un écrivain grossier... » - mais un tel ajout m'a semblé excessif.

À quoi bon, alors, de Platon

ces inventions sur l'origine première³, ces archétypes, ces idées, ces images, statues colossales,

chars pleins de fictions, navires pleins d'inepties,

qui se tiennent à l'extérieur du monde corporel ?

Bien plus, si tu te représentes ce monde comme fermé par une limite

déterminée, à quoi sert-il d'en disjoindre les espèces ?

Il est clair que ce ne sont pas les choses qui ont une constance à elles ;

ce sont les principes et les éléments qui restent ce qu'ils sont, dans un ordre

éternel, ils s'accomplissent en parcourant leur course propre,

dont ils ne dévient jamais : l'eau ne s'élève pas en plus grande quantité

Dans l'air, quand elle est mue sous l'apparence de la vapeur

Que lorsque, redensifiée, elle regagne son espace propre.

L'efficient n'a pas non plus besoin de retourner vers les astres

Et de les contempler comme des images élevées de son travail.

N'allons pas nous représenter la condition de la nature comme misérable

sous prétexte qu'elle est dépassée par notre art :

elle est dirigée et de façon suffisante par son sens intérieur ;

plusieurs espèces animales sont également dirigées par un génie intérieur,

et elles ont une remarquable sagesse selon leur espèce propre : les fourmis, les abeilles

soucieuses qui ne nécessitent pas de suivre un exemple en dehors d'elles.

De fait, plus qu'elle n'y est présente, la nature est implantée dans les choses,

Elle n'est éloignée de rien car rien n'est éloigné de l'être

nulle part, jamais, en rien – si ce n'est le faux –

et tandis que l'aspect extérieur des choses seulement change,

3

□ Je comprends *arches* comme un génitif complément de *technai*, et ne tiens donc pas compte de la virgule présente dans l'édition avec laquelle j'ai travaillé : *Jordani Bruni Nolani, opera Latine conscripta*, rec. F. Fiorentino, vol. I, pars II continens *De Immenso et Innumerabilibus* (lib. 4, 5, 6, 7, 8) et *De Monade, Numero et Figura*. Napoli, Morano, 1884 (elle est consultable ici https://warburg.sas.ac.uk/mnemosyne/Bruno/pdf/oplatI_II.pdf, le passage traduit se trouve aux p. 312-314).

elle agit plus intimement en elles toutes qu'elles ne le sont chacune à elles-mêmes,
elle qui est le principe de ce qui est, la source de toutes les espèces,
le Discernement, Dieu, l'Être, l'Un, le Vrai, le Destin, la Raison, l'Ordre.